

CONCOURS DE NOUVELLES

LA PUNITION



RECUEIL DES NOUVELLES DE TOUS LES PARTICIPANTS



Remerciements

Les organisatrices du concours et la direction de l'ILCF remercient et félicitent chaleureusement les auteurs, les étudiants membres du jury, ainsi que l'auteure invitée pour leur participation à cette première édition du concours de nouvelles de l'ILCF.

Liste des membres du jury

Président : M. Daniel OLLIVIER, Directeur de l'ILCF

Auteure invitée : Isabelle TAILLANDIER

Jury étudiant :

Elisabeth PICCARDT

Patrick SURYADI

Sandra VIEIRA

Jury enseignant :

Sandrine CHAMBRIER

Françoise FERCHAUD

Catherine HAUSSONNE

Jury de l'administration de l'ILCF :

Olivia MONTHE

CATÉGORIE	4
B1 INDIVIDUEL	4
<i>Les deux Amari</i>	5
<i>« Quel est ton prénom ? » - Deux témoignages</i>	7
<i>Un chat et une tombe</i>	10
<i>Sans titre</i>	12
<i>Je vais vous raconter une drôle d'histoire...</i>	14
<i>Le roi du silence</i>	17
CATÉGORIE	19
B1 COLLECTIF	19
<i>La punition</i>	20
<i>La punition</i>	22
<i>Un jugement juste</i>	24
<i>Des vacances inoubliables</i>	26
CATÉGORIE	29
B2 INDIVIDUEL	29
<i>Le voleur de tartes</i>	30
<i>Arthur et Quentin</i>	32
<i>Les pas de la culpabilité</i>	35
<i>La vengeance des mouettes</i>	37
<i>La ville d'infidélité</i>	39
<i>La tulipe</i>	42
<i>Je t'aime comme punition</i>	44
<i>Sans titre</i>	46
<i>Sans titre</i>	49
<i>De la punition à la surveillance</i>	52

CATÉGORIE
B1 INDIVIDUEL



Les deux Amari

Rhea Nandra

Quel est ton prénom ? Amari.

Le nom qui me lie au grand-père que je n'ai jamais rencontré. Le grand-père qui vit au Nigeria mangeant du riz jollof avec des mains qui ont vu des décennies de travail. Calleuse et arthritique, sa main droite tremble sous l'effort de porter à sa bouche une subsistance simple.

Cela mon père l'explique à Maman après son retour de l'enterrement de ma grand-mère. Mon père m'a donné une image qui inonde mon esprit quand j'ouvre la barre de Snickers pour une collation après l'école. L'idée d'un repas si transformé et sucré qu'il fait mal aux dents confondrait mes ancêtres. Comment j'ai cultivé l'habitude de la manger tous les jours me rend perplexe.

Clairement, je ne suis plus le garçon qui aspire à passer une journée à travailler au soleil et à rentrer à la maison, affamé. C'est un autre Amari qui s'est développé dans une bataille contre le soleil, une peau forte comme celle d'un rhinocéros. Je ne suis pas le Amari qui s'endort dès qu'il s'allonge sur son lit, reposant ses muscles, le prix pour son travail acharné. C'est lui qui connaît les nuances des épices de *dadawa*, *ogbonna*, ou *iyere*.

Non, cet Amari sait utiliser le ketchup et la moutarde pour masquer le goût du plastique qui s'infiltré dans les plats surgelés qu'il réchauffe au micro-ondes. Les éclaboussures de sauce tomate qui recouvrent les murs du micro-ondes rendent un triste hommage à la chasse des générations avant lui. S'endormir à la lumière vacillante de la télévision, aux éclats de rire du public et aux hurlements occasionnels des sirènes doit être la punition d'un dieu cruel.

Pendant les deux minutes qu'il faut pour réchauffer son dîner, Amari sympathise avec le plat surgelé qui tourne et tourne en dansant sur l'air mélancolique de la technologie. Est-il fier de savoir qu'il est destiné au même sort que ceux qui l'ont précédé ? Empilés dans un tas qui déborde de la poubelle, attendant d'être emmenés à la décharge le mercredi. Le bip du micro-ondes évoque un grognement de l'estomac d'Amari. Il ouvre sa porte et, pour la première fois, il est frappé par le parfum d'origan et de basilic émanant de son plat de spaghettis glacés.

C'est vrai, il n'est pas le Amari qui a vu des enfants mourir de faim et qui vient d'enterrer sa femme morte de fièvre.



« Quel est ton prénom ? » - Deux témoignages

Agnes Sjöblad

« Roméo. »

« Emma. »

R : « J'étais dans la cuisine, en train de préparer une tarte aux pommes pour le dîner qui aurait lieu chez moi le samedi suivant. C'était mercredi et il faisait très chaud. Une de mes amies venait d'obtenir une promotion. Je faisais la tarte aux pommes pour elle. Il faisait très chaud et je voulais désespérément ouvrir la fenêtre, en sachant que ce ne serait que plus chaud dehors. Je me souviens que je voulais partir, m'échapper, et c'est à ce moment-là que je l'ai vu pour la première fois. »

E : « À l'université. Dans un des grands amphithéâtres, où mon cours de sociologie allait commencer. Je venais de m'installer sur mon siège habituel et je me sentais mécontente - tous mes cahiers étaient mouillés, à cause de la pluie diluvienne qui tombait depuis des jours. J'avais un parapluie mais c'est quand même grâce à cette pluie-là que j'ai décidé de sortir mon téléphone de ma poche. Pour m'assurer qu'il était encore sain et sauf. Oui, je me souviens de ce jour-là, mais seulement parce qu'il deviendrait important plus tard. Un tournant. À ce moment-là je n'en savais rien. »

R : « La personne me parlait directement. Dès le premier texto, son premier proverbe, j'avais le sentiment d'avoir plongé dans un autre monde. Un monde où tout serait possible ; où j'étais capable de mener une vie différente. J'avais des doutes, bien sûr. Sur son identité. Je ne l'ai raconté à personne, car je savais que toute l'histoire paraîtrait bizarre.

Mais mon scepticisme, ma méfiance, c'était surtout un rôle qu'il fallait jouer.

L'enchantement, l'intimité, tout cela avait déjà commencé à s'épanouir, à un niveau plus profond. Mon cœur était convaincu que cette personne me connaissait et cette idée me bouleversait. Je me suis levé et j'ai ouvert la fenêtre. »

E : « Le tournant ? Probablement le texto que je ne pouvais pas m'empêcher de lier à mon enfance. Ayant supprimé les premiers messages, jusqu'à cet instant-là j'avais ignoré la puissance de quelques mots bien formulés pendant une période de détresse. Mais j'ai vu ce proverbe-là le matin en me réveillant, réceptive. Pendant mon sommeil j'avais parcouru les pièces de la maison de mon enfance en trébuchant sur chaque seuil. Le rêve avait été déplaisant, émouvant, et, soudain, quelqu'un d'inconnu m'a

atteint avec un beau proverbe sur l'enfance. Je n'en revenais pas. Il m'a invitée à partager mes pensées en répondant tout de suite. »

R : « Un soutien. Une coach spirituelle. Quelqu'un qui me connaissait, auquel je faisais confiance. Je me tournais vers elle face à des situations compliquées et, peu à peu, elle m'aiderait à identifier le but de ma vie. Au début, elle m'avait demandé de ne répondre que de la façon - ambiguë, mystérieuse - qu'elle appliquait. Bientôt, je me suis mis à lui raconter l'histoire de ma vie en proverbes. »

E : « L'admettre aujourd'hui me rend tellement triste, mais elle, il - je ne sais pas -, était vraiment mon meilleur ami à cette époque-là. Accueillir des messages chaque jour de quelqu'un qui paraissait me comprendre, me croire, cela me changeait la vie. J'ai commencé à compter sur lui pour ses conseils sages et attentifs. Mais je ne le voyais jamais comme un être humain. Plutôt comme un ange. Mon âme sœur. »

R : « Bien sûr, déjà au bout de deux semaines je voulais savoir le nom de cette personne qui venait de tout changer. Je voulais la remercier et l'embrasser. Mais à chaque fois que j'essayais de changer le registre de notre conversation, de m'écarter des proverbes, elle se taisait immédiatement. Je me souviens que je trouvais difficile de comprendre la mentalité de quelqu'un qui voulait me parler tous les jours sans jamais me rencontrer.

Mais j'étais fou d'elle. Alors les jours se passaient, les uns après les autres. Je me laissais emporter par les plaisirs du moment. »

E : « Une fraude. »

R : « Réponses suivant un algorithme. »

E : « Il n'avait écrit que le premier message. Chaque conversation vidée d'importance. Je me sentais terriblement abattue. Comment une chose aussi affreuse peut-elle arriver ? Comment est-ce possible que certains doivent être toujours aussi seuls ? Tous les jours, j'attendais un nouveau texto. Plus tard j'ai appris qu'un programme avait mis ensemble toutes nos réponses. Il les avait catégorisées et les avait envoyées à d'autres victimes en utilisant certains mots clés. »

R : « ... solitude, jalousie, tarte aux pommes... »

E : « Les cent autres personnes ? Je n'en sais rien. »

R : « Le pire n'est pas que cette personne ne se souciait jamais de moi. Ni que, alors que j'avais compté sur elle, elle n'existait pas ; elle n'était que des fragments de cent visages anonymes. Franchement, je n'ai pas besoin de quelqu'un à qui faire des reproches. Mais le pire est tous ces sentiments de chagrin et de désespoir invalidés.

Ceux qui montaient dès que je me suis rendu compte que tout l'univers complexe et ravissant que j'avais créé avec cette personne, n'existait que dans moi-même. C'est à cause de cette perte, Monsieur, que cela me laisse indifférent que vous le trouviez ou pas. Un cœur brisé par une relation inexistante est la pire punition de toutes. »

E : « Ce que nous tous partageons ? Ce jour-là on s'était inscrits sur un site de rencontre. En utilisant nos numéros de téléphone. »

Un chat et une tombe

Ryouko Kitazaki

Je suis un chat. Mais ma queue est séparée en deux. Au Japon, il y a une tradition populaire qui veut qu'un chat qui vit plus de cent ans a une queue qui est séparée. Moi aussi, je pense que je vivrai plus de cent ans. Les humains, quand ils me regardent, prient les mains jointes. Il me semble qu'ils croient que je suis un Dieu.

Je préfère vivre dans un cimetière situé sur une petite colline, les gens viennent ici fréquemment déposer des fleurs ou des gâteaux sur la tombe de leurs familles. Quand je crie « Nyan », ils me donnent des gâteaux. Et puis, il y a la tombe d'un ami qui était mon propriétaire. Quelqu'un doit penser de moi « le pauvre ! » probablement, mais vous, ne vous inquiétez pas pour moi. Assis sur une pierre tombale, deux fantômes, un ami disparu et une jolie femme, discutent joyeusement. Je peux voir les morts !

Cet ami, qui s'appelle Mokichi, était professeur de littérature française à l'université de Nagasaki. Il avait une moustache et s'habillait toujours d'un complet et d'une cravate. Il était de petite taille et avait un ventre en forme de brioche.

Je l'ai rencontré il y a plus de soixante ans, dans les années 1960. Il habitait seul. Chaque année, sa maison était entourée de lavande. Elle était sans décoration, mais il y avait une photo en noir et blanc dans la salle de séjour. Sur cette photo se trouvait une jolie femme aux cheveux bouclés, avec de grands yeux et des lèvres charmantes. Elle était très gracieuse. Elle s'appelait Sofia et elle avait dix-neuf ans. Il l'avait rencontrée lorsqu'il étudiait à Paris, dans les années 1920. Il lui avait fait la promesse de l'épouser, mais la guerre les a séparés.

Après la guerre, Mokichi aimait toujours Sophia. Il a fait des économies et est allé en France une fois tous les cinq ans, pour la chercher. Le temps a passé, et après vingt ans, trente ans... il a eu cent ans. Il n'a pas pu aller en France quand il avait plus de quatre-vingts ans. Il a fait installer sa tombe et il a planté de la lavande au-dessus. Puis, un beau matin, il est mort. Contre sa poitrine, il serrait une photo de sa bien-aimée.

C'était la bonne saison pour aller admirer la lavande au jardin.

Cinq ans après sa mort, une nouvelle voisine est arrivée dans le cimetière. Elle avait des cheveux bouclés, de grands yeux et des lèvres charmantes. Ce visage... c'était Sophia ! Mokichi la regardait avec de grands yeux. Il était encore jeune. Sophia l'avait

aperçu et elle avait les yeux pleins de larmes. Mokichi aussi, les larmes lui sont montées aux yeux. Ils se sont embrassés longtemps et ils ont beaucoup parlé. Il lui a dit qu'il avait étudié la littérature française comme elle. Comme lui, elle aussi aimait la lavande. Mokichi voulait montrer sa lavande à Sophia. Elle aussi l'avait cherché pendant longtemps. Mais quand elle a trouvé l'adresse de Mokichi, il était déjà mort. Elle était très triste et elle souhaitait reposer à côté de sa tombe.

Après qu'elle l'a rejoint, les voisins ont célébré le mariage des deux amants dans le cimetière. Il y avait environ cent personnes. J'imaginai Mokichi et Sophia rayonnant de bonheur. Je n'ai jamais vu un si grand moment de bonheur. Mokichi et Sophia ont passé seulement quatre ans ensemble de leur vivant, mais maintenant, ils ont l'éternité. Aujourd'hui aussi, Mokichi parle tranquillement avec Sophia. Le cimetière est devenu un lieu de fête permanente.

Sans titre

Marie-Perline Ranirisoa Rosa

Quand j'étais en classe de première, d'habitude au début du cours, le professeur de physique interrogeait sur la dernière leçon que nous avions faite. Un jour, un jeune garçon de la classe qui s'appelait Ennis a levé le main et l'enseignant lui a donné la parole. L'apprenant a répondu : « le nouvel an », pourtant c'était presque le début du mois de novembre. Le professeur s'est approché de ce jeune et lui a demandé d'écrire sa réponse au tableau.

Ce jeune a écrit en grand sa réponse et en plus il l'a encadrée. La classe, saisie de peur a murmuré, mais Ennis est retourné à sa place sans souci de ce qui était arrivé. Après, notre professeur lui a demandé le rapport entre la dernière leçon et le nouvel an, mais il n'a pas répondu. De nouveau, le professeur s'est approché de lui en disant : « Pendant quinze jours tu ne pourras pas participer au cours de physique. » Comme ce cours n'était pas important pour lui, Ennis, en sortant de la classe, murmurait en disant : « Chaque année jusqu'à la fin du monde, il y aura la classe de première. »

Ensuite, le professeur a averti le directeur du lycée, en racontant ce qui s'était passé, et lui a dit qu'il l'avait exclu de la classe pour quinze jours. Le directeur était d'accord avec cette décision.

Les quinze jours passés, Ennis est revenu. Dès que le professeur est entré, il a dit : « Ce n'était pas long le temps que vous m'avez obligé à rester chez moi. » Le professeur a hoché la tête pour le faire taire, en lui demandant de sortir de la classe. Ennis a demandé de rester au fond de la classe. Le professeur a accepté sa demande à une condition, qu'Ennis ne parle pas pendant deux heures. Tout à coup, le garçon a frappé la tête d'une fille devant lui parce que la tête l'empêchait de voir le professeur qui était en train d'expliquer la leçon.

Puisque la situation d'Ennis était pire, les membres du conseil de discipline se sont réunis et l'ont convoqué avec ses parents. La dernière décision était très sévère parce qu'il était mis à pied pendant un mois. Cette décision était une honte pour ses parents. A la fin du premier semestre, nous, les camarades d'Ennis, avons organisé une sortie pour sa réintégration de notre classe. Nous avons pensé que cette sortie était un moyen d'aider Ennis, pourtant il n'était pas venu à ce moment-là.

Au début du deuxième semestre, on lui a demandé son souhait pour la fin du semestre et il nous a dit que pour lui c'était déjà une chose de bien de faire une bêtise.

Je vais vous raconter une drôle d'histoire...

Jeanne Florentine Maminiaina

A chaque fois, les sanctionnées font la gueule. C'est ce qui m'est arrivé à l'époque où j'étais en classe de seconde. J'étais l'une des élèves les plus célèbres pour faire des bêtises. J'ai toujours été malicieuse. Lorsque j'étais absente une journée, le lendemain, je cachais souvent le cahier d'appel du professeur.

J'ai aussi caché un petit oiseau dans le tiroir de notre professeur lorsque c'était une matière que je n'aimais pas. Cela pour créer du bruit dans la salle afin de perdre du temps. Un autre jour, on a même mis une grenouille dans le tiroir et là, c'est vraiment moi qui ai eu l'idée. Le professeur a été tellement surpris qu'il a crié fort lorsque la grenouille a sauté. Il a refusé de faire cours si personne ne lui disait qui avait mis la grenouille dans le tiroir. A la fin, les étudiants ont dit que je l'avais fait. Le professeur était tellement en colère qu'elle m'a dit de nettoyer la cour pendant la pause, afin que tous les élèves puissent me voir. Je l'ai fait mais j'avais honte. Je suis restée sage pendant quelque temps après cette punition.

Deux ou trois mois plus tard, j'ai fait encore une autre bêtise. Pendant un cours, j'ai attaché entre elles les ceintures de blouse de deux élèves qui étaient assis devant moi. Quand l'un d'entre eux a voulu se lever, il n'a pas pu parce qu'il était accroché à l'autre à côté de lui. Tous les élèves savaient que c'était moi qui avais fait la bêtise et là encore, j'ai été punie. Cette fois-ci, je devais rester debout devant tout le monde pendant la récréation. Après, je n'ai plus fait de grosses bêtises mais que de petites choses. Un jour, j'ai fait sonner mon téléphone pendant que la classe était silencieuse. Les élèves ont commencé à s'énerver à cause du bruit de la sonnerie. Alors, je l'ai éteint. Une autre fois, au moment de la levée du drapeau où nous chantions l'hymne national, avec deux ou trois garçons, nous nous sommes mis à chanter faux délibérément. Encore à une autre occasion, lorsqu'un professeur nous a dit « bonjour » en entrant dans la salle de classe, nous avons répondu haut et fort « au revoir » ! Le professeur nous a seulement regardés sévèrement. Il n'a rien dit car il en avait assez de nous.

J'ai continué de me faire remarquer et d'être sanctionnée l'année d'après, en classe de première ! Je n'aimais vraiment pas l'anglais. J'étais toujours présente au cours mais je m'asseyais sur le dernier banc et je passais mon temps à jouer, dormir ou

toujours faire du bruit et déranger les élèves. Un jour, le professeur m'a appelée pour écrire la correction d'un devoir au tableau mais je ne connaissais même pas le sujet. A partir de là, il a su que je ne faisais pas mes devoirs. Là, il a commencé à vérifier nos devoirs et à se promener parmi les élèves. Mais souvent, je ne faisais pas mes devoirs, donc, pour ne pas être sanctionnée, j'avais trouvé un moyen. Lorsque le professeur commençait à regarder nos devoirs, comme j'étais au dernier rang, j'empruntais le cahier des élèves du premier banc qui, eux, avaient fait leurs devoirs. Lorsque le professeur avait vérifié les cahiers des élèves du dernier banc, alors, nous rendions les cahiers à ceux de devant. Le professeur n'a jamais compris notre petit jeu ; parfois, le cahier avait bougé trois fois de place. Mais l'histoire ne s'est pas arrêtée là, car un jour, le professeur s'est aperçu que j'avais emprunté un cahier à un autre élève et j'ai été renvoyée de l'école pendant deux semaines. Je ne pouvais pas revenir sans amener mes parents. Je n'ai pas trouvé d'idée, alors j'ai dû dire la vérité à ma mère pour que je puisse continuer mes études (car si mon père en entendait parler, cela aurait été une catastrophe). Malheureusement, ma mère était très en colère contre moi et a refusé d'aller à l'école. Elle m'a dit : « Tu trouves une solution car je n'irai pas ». La seule idée que j'ai trouvée c'est de demander à la voisine, madame Clara, qui habitait à côté de notre maison. Elle a accepté parce que je lui ai dit que ma mère ne pouvait pas y aller. Quand nous sommes arrivées, le professeur a raconté ma bêtise et elle a été étonnée et lui a dit qu'elle n'était pas ma mère. Quand il a entendu cela, il était en colère contre moi, et il a dit : « Ton père et ta mère doivent venir. » J'étais tellement choquée que je ne trouvais rien à dire, alors je suis sortie doucement. En rentrant chez moi, je me demandais comment dire la vérité à mon père. Non seulement il fallait que je lui avoue ma bêtise mais aussi que j'avais demandé à Mme Clara de venir à leur place !

Enfin, il a fallu que je dise tout cela à mon père. Il était aussi en colère contre moi. Cependant, mon père et ma mère ont accepté d'aller au lycée, mais avec beaucoup de colère. Enfin, leurs réactions n'ont pas été trop dures, mais j'ai été punie et j'ai dû me mettre à genoux devant mon professeur et mes parents et leur dire : « Désolée, papa, maman et monsieur, je ne le ferai plus. » Cette phrase a été répétée vingt fois devant eux et j'ai dû l'écrire deux cents fois sans faute. J'avais honte car j'étais devenue populaire à l'école à cause de la répétition de mes bêtises et non grâce à ma sagesse. Malgré toutes ces sanctions, j'ai pu continuer ma scolarité mais j'avais de moins bons résultats parce que je me sentais mal. A la fin de l'année, j'ai décidé de

changer d'école car je ne voulais plus y étudier ; ma décision n'a pas posé de problème à mes parents.

A partir de ce moment, je suis devenue une fille sage, j'aimais étudier et ne faisais plus de bêtises.

Les sanctionnés ne faisaient plus la gueule ! Et je vous promets que tout cela est une histoire vraie, c'est mon histoire !!!

Le roi du silence

Sydney Copper

Il était une fois dans une île très lointaine un roi petit qui parlait vigoureusement et puissamment avec tous les habitants de l'île. Le roi était vraiment unique parce qu'il n'avait ni frères ni sœurs. Son père était mort quand il avait dix ans, et sa mère n'était pas affectueuse ni attentive avec son fils. Après la mort de son père, il est devenu roi et a régné sur l'île...

Vingt années sont passées depuis qu'il est devenu roi. Tous les matins et toutes les nuits, le roi avait une réunion avec ses servants et ses informateurs sur l'activité de l'île et du château. Quand il parlait, tous les visages étaient vides et désorientés, mais le roi ne le remarquait jamais. Après qu'il avait fini sa réunion, tous sortaient en silence. C'était la situation tous les jours depuis vingt ans parce que le roi et une autre servante étaient les deux seules personnes qui parlaient cette langue sur l'île, et toutes les autres personnes parlaient une autre langue. Un jour, dans la salle à manger, la servante qui parlait la langue du roi lui a servi le petit déjeuner. Elle a entendu le roi parler et lui a demandé pourquoi il ne pouvait pas parler la langue de l'île. Le roi lui a répondu qu'il croyait que sa langue était la plus importante dans l'île. Il a dit qu'il n'y avait pas de raison d'apprendre une autre langue parce qu'il était le roi et que toutes les autres langues n'étaient pas importantes. La servante était choquée. Finalement, elle est sortie la salle à manger en silence.

La même nuit, la femme a répété à tous les servants et informateurs du château ce qu'elle avait entendu. Pendant que le roi dormait, tous les servants sont entrés dans sa chambre pour se venger. Ils ont cousu la bouche du roi avec une aiguille et du fil et l'ont maudit ! Quand le roi s'est levé le lendemain matin, il ne pouvait pas parler mais il pouvait entendre tous les bruits dans le château. Il s'est regardé dans un miroir et a vu qu'il avait de plus grandes oreilles. Elles étaient aussi grandes qu'une pomme de terre ! Le roi a été très surpris et terrorisé. Une servante est entrée dans sa chambre, très calme. Elle lui a dit que la raison pour laquelle ils avaient cousu sa bouche était qu'il était monolingue et ne comprenait pas l'importance d'autres langues.

Le roi ne pouvait pas manger ni boire depuis que ses servants avaient cousu sa bouche. La seule chose qu'il pouvait faire était entendre tous les mots d'autres

personnes qui ne parlaient pas la même langue. En conséquence, il est très vite tombé malade la semaine suivante. A la fin de la semaine, pendant la dernière journée avant sa mort, le roi a finalement appris la langue de l'île, mais c'était trop tard pour le sauver...

Selon la légende, il y a encore un fantôme dans le château avec une bouche bizarre qui entend toutes les conversations des travailleurs et des visiteurs du château. Le roi a une tombe qui se trouve à côté du château. Sur sa tombe, il y a une expression qui dit : « Afin qu'il écoute et apprenne la langue de notre île pour être un bon roi. »

CATÉGORIE
B1 COLLECTIF



La punition

Su Yuceoral, Sungbin Shin et Stephanie Safdie

« Quel est ton prénom ? »

Je l'ai regardé sincèrement.

- Jacques, a-t-il répondu. Il avait un air plein de regret.

Je venais de le rencontrer, néanmoins je sentais que ça passait bien entre nous.

- Je m'appelle Marc.
- Pourquoi es-tu en prison ?
- Pour un crime que je n'ai pas commis ...

La voix de Jacques était en colère.

- Qu'est-ce qui s'est passé ? lui ai -je demandé avec curiosité.

Il a un peu hésité au début, avant de commencer à parler :

- Je conduisais ma moto dans la rue Frères de l'Âme. Soudain, une voiture grise est apparue. Je roulais trop vite. J'ai heurté la voiture... Mais ce n'était pas ma faute ! Il n'y avait pas de panneau stop. Je supposais que c'était lui qui devait s'arrêter...

Il a pris une profonde inspiration :

- Quand je me suis réveillé après l'accident à l'hôpital, ils m'ont dit que j'avais tué un homme.

Il s'est arrêté une seconde avant de reprendre la parole. Il semblait perdu.

- J'ai été injustement condamné. Je suis innocent.

Je ne pouvais pas croire ce qu'il m'avait dit.

- Je suis en prison depuis une semaine et chaque jour j'ai peur à l'idée d'être la cause d'un autre accident, me dit-il.

Le jour dont Jacques me parlait, j'étais sorti avec mes amis et j'avais bu plus que nécessaire. Je n'ai pas réfléchi avant de conduire ma voiture. J'ai renversé le panneau stop de la rue Frères de l'Âme. J'étais terrifié par ce que j'avais fait. Toutefois, c'était trop difficile d'ignorer mon accident. J'ai pris une longue inspiration tremblante :

- C'était moi.

Jacques m'a regardé avec des yeux pleins de surprise.

- Quoi ?
- Le panneau stop s'est effondré avant ton accident, le même soir, à cause de moi. Tu es en prison à cause de moi.

J'ai vu l'expression changeante sur le visage de Jacques ; il est passé du choc à la colère. Avant qu'il n'ait envie de se battre avec moi, j'ai recommencé à parler :

- Ne t'inquiète pas. Je témoignerai devant le juge et je prouverai ton innocence.

Jacques restait silencieux depuis un moment. Il semblait comprendre mon sacrifice.

Après quelques minutes, il a dit :

- Mais, tu seras en prison toute ta vie si tu fais ça.
- C'est un risque que je suis prêt à prendre.

Le lendemain matin, je me suis rendu. Même si j'allais être puni pour le reste de ma vie, je ne pouvais pas être la raison pour laquelle Jacques était en prison.

Mais je suppose qu'il était trop tard...



La punition

Micaela Rönmark, Hyojin Kim et Hieu Pham Cong

- Quel est ton prénom ?
- Johan

C'est le premier jour d'école après les vacances d'été. Le professeur a une nouvelle classe cette année. Il ne connaît aucun élève sauf un mais il ne sait pas pourquoi. Après avoir eu le temps de réfléchir, il réalise qu'il l'a rencontré, cet été. Il se souvient qu'il a déjà vu ce visage sur la caméra de surveillance, chez lui.

Quand il est rentré chez lui, après des vacances en Espagne, la porte de la maison était ouverte.

Il a vérifié toute la maison puis il a regardé s'il y avait quelque chose qui avait disparu. Heureusement il a trouvé tout ce qui avait de l'importance pour lui. Mais pour être tout à fait sûr, il a vérifié sur la caméra de surveillance. Sur le petit écran, il a vu un garçon qui rôdait pour trouver quelque chose. Sur le film, il a mieux vu le garçon qui trouvait la montre qu'il avait reçue en cadeau d'anniversaire mais qui ne l'a pas prise et a quitté la maison les mains vides.

Le professeur n'a pas appelé la police.

Il est sûr que Johan est le même garçon, celui de la caméra de surveillance.

Après la classe, tous les élèves sont partis. Mais le professeur demande à Johan de rester dans la classe avec lui. Il commence à poser des questions :

- Qu'est-ce que tu as fait dans ma maison cet été ? Que veux-tu dire à ce sujet ?

Après un certain temps d'attente aucune réponse de la part de Johan.

Alors, il ajoute :

- Cet été, quelqu'un a cambriolé ma maison, je t'ai vu sur ma caméra.

Johan finit par répondre :

- Oui, je venais chercher le texte de l'examen final. Mais je ne l'ai pas trouvé.
- Qu'est-ce que tu as fait ? Tu sais que c'est interdit.
- Oui, je sais, je suis désolé.
- Je pense que tu as besoin d'une punition pour comprendre tes actions. Qu'est-ce que tu voudrais comme punition ?
- Je n'ai rien volé et je ne veux pas être puni.

Devant l'attitude obstinée de l'élève, le professeur doit s'expliquer davantage :

- Tu n'as rien volé, mais tu dois être puni pour avoir essayé de le faire. Chaque semaine, tu devras lire un livre que je vais choisir. Le livre que tu liras cette semaine, c'est *Les Misérables*. Je te laisse deux semaines pour le lire parce que l'histoire est longue. Mais tu devras venir me voir vendredi pour voir ce que tu as lu.
- Que ferez-vous si je refuse ? lui demande l'élève.
- Je te dénoncerai à la police !

Craignant que le professeur n'appelle la police, Johan baisse la voix et dit :

- Je n'y peux rien. Je ferai mes devoirs d'ici vendredi.
- Très bien. Tu as bien réfléchi. Cette punition durera un an. J'espère que tu auras beaucoup mûri tout au long de l'année grâce à une réflexion approfondie.
- Dois-je lire un livre par semaine pendant un an ? Je ne suis pas sûr d'en être capable.
- Tu peux le faire. Je suis sûr que ça t'aidera beaucoup, lui répond le professeur.

Un an plus tard, Johan est le garçon de la classe qui lit le plus de livres. Il ne vole plus, a mis fin à sa mauvaise attitude et est devenu un bon élève.

À la fin du semestre, c'est lui qui réussit le mieux l'examen final, grâce à la punition que le professeur lui a infligée.

Il a compris qu'il suffisait d'étudier beaucoup pour bien réussir à l'école. Il ne triche plus.

Un jugement juste

Olivia Console, Roynal Jeevan Machado, Thi Thao Vu

« Quel est votre prénom ? » a demandé le juge.

« Je m'appelle Alexandre », a répondu le malfaiteur. C'est un garçon mal nourri, avec des vêtements sales et les yeux fatigués. Il a environ treize, quatorze ans.

C'est un procès au tribunal de Paris en 2021, juste après la troisième vague de Covid-19. À gauche, il y a le garçon, et à droite, on peut voir un couple élégant aux côtés d'un avocat très réputé.

« Est-ce que vous savez pourquoi vous êtes présent aujourd'hui ? »

Alexandre répond timidement en regardant par terre « Non ».

Les victimes deviennent rouges et s'exclament : « Ce n'est pas possible ! »

Le juge reste silencieux en regardant le malfaiteur.

L'avocat les interrompt et dit : « Vous avez fait du mal aux autres mais vous ne reconnaissez pas vos erreurs ? » et il ajoute : « J'ai honte de vous pour vos parents ».

Puis il s'adresse à la salle : « Cher juge, chers jurés et toutes les personnes présentes dans ce tribunal, le garçon, défavorisé, que nous voyons ici, a volé plusieurs fois de l'argent au supermarché de notre client. Mon client l'a tout d'abord ignoré, mais cet enfant ne s'est pas arrêté de voler ; d'autre part, il a battu des gens et endommagé de nombreuses autres propriétés de mon client. »

Tous les yeux sont maintenant rivés sur le garçon ; les victimes ont l'air de vouloir dévorer le garçon, vivant, sans pitié.

Dans ce moment de silence glaçant, le juge demande au malfaiteur : « Est-ce exact ? »

Le garçon garde la tête baissée et ses larmes commencent à couler. Personne ne peut le remarquer sauf la personne assise en face de lui. Tout à coup, une voix, dans la salle, s'élève : « Le pauvre a perdu son père, ses frères et ses sœurs durant l'épidémie de Covid ; et sa mère a aussi attrapé le Covid et en ce moment même elle est à l'hôpital. Jusqu'à présent, nous n'avons aucune nouvelle d'elle. »

C'est la voisine du garçon qui s'est exprimée. Le garçon tombe alors à genoux vers les victimes en pleurant et criant très fort : « Merci beaucoup de m'avoir nourri quand j'avais faim. Je suis désolé de vous avoir fait du mal, je suis désolé... désolé... désolé. »

A la surprise générale, le juge présente ses excuses au garçon et demande à toutes les personnes assistant au procès de faire un don pour aider le malfaiteur, car il a besoin d'une aide.

De plus, à la fin du procès, les victimes décident d'adopter le malfaiteur. Il n'aura plus jamais à voler.

Des vacances inoubliables

Irene Ponce Romero, Yustinus Nedi et Minh Khue Tran

- Quel est ton prénom ?

- Je m'appelle Daniel...

C'est l'histoire d'un petit garçon qui n'aimait pas les punitions mais qui voulait seulement profiter, jouer...

C'était au coucher du soleil sur la belle plage de Kuta Bali, en Indonésie. Une famille parisienne : François avec sa femme Julie et Daniel, leur enfant qui est très turbulent. Tous profitent de la vue. François dit : « Demain, ce sera une merveilleuse journée parce que nous visiterons ce lieu magnifique. »

Le lendemain, ils se réveillent plus tôt et partent à la plage pour profiter du lever du soleil. La vue de la mer est tellement belle qu'aucun mot ne pourrait la décrire.

- Je souhaite que nous restions un mois pour visiter tous les différents endroits d'Indonésie, s'exclame Julie.

- Ha ha ! Ma chérie, la prochaine fois, nous pourrions rester plus longtemps. Maintenant, profite de ce moment, lui répond affectueusement son mari, la nature est tellement incroyable et la nourriture est si exquise qu'on pourrait y rester pour toujours.

Avant midi, ils voient beaucoup de personnes qui vendent des fruits de mer sur la plage. Julie décide d'en acheter parce qu'elle va cuisiner à la maison avec François ; elle est cuisinière dans un restaurant de Paris, donc là c'est une bonne occasion. Pendant la préparation du repas, François allume la musique et aide sa femme. L'odeur de la nourriture en train de cuire leur donne faim.

Après deux heures passées à cuisiner, la table est remplie de plats. C'est vraiment la fête des vacances !

- Tu peux appeler notre fils ? La table est prête, demande Julie à François.

- Oui, j'ai très faim. Un moment, je le cherche.

François appelle Daniel pendant qu'il le cherche :

- Daniel, Daniel, où es-tu ? Viens, le repas est prêt. Nous avons préparé beaucoup de bonnes choses que tu aimes...

Personne ne répond. Il cherche autour de la maison et dans le jardin, mais il ne le voit pas. François est paniqué, il appelle sa femme et lui dit :

- Je n'ai pas vu Daniel.

- Mon Dieu, nous sommes dans un pays étranger, où peut-il aller ? Il ne sait pas parler anglais ni indonésien.

Julie a peur et pleure. François essaie de la rassurer :

- Reste calme, nous allons le retrouver.

Pendant ce temps-là, Daniel joue avec le sable et profite de l'air frais. Pour lui, tout va bien et il n'y a pas de problème.

Un gardien de la plage voit que Daniel est seul, alors il marche vers lui :

- Comment ça va ? lui demande-t-il.

- Très bien, répond Daniel avec une grande joie. Il ne se rend pas compte que ses parents le cherchent.

- Quel est ton prénom ?

- Je m'appelle Daniel...

- Très bien Daniel, quel âge as-tu ? Pourquoi es-tu ici ?

- J'ai dix ans et nous sommes ici parce que nous sommes en vacances !

- Qui t'accompagne pendant ces vacances ?

- Mes parents...

- D'accord, maintenant nous pouvons aller voir tes parents ; je pense qu'ils te cherchent.

Soudain, au loin, Julie voit son fils et court vers lui, l'embrasse et pleure.

- Pourquoi tu nous as fait ça ? Nous t'avons cherché pendant deux heures !

- Je voulais seulement jouer un peu, dit le garçon avec tristesse.

François est soulagé mais il est fâché par l'attitude de son fils. Il remercie le gardien et ils rentrent chez eux. Il y a un grand silence. Puis, François respire profondément et demande à Daniel :

- Tu comprends que ce que tu as fait aujourd'hui n'était pas bien ?

- Oui papa, désolé, répond l'enfant, timidement.

- Dis-nous ce qui s'est passé.

Daniel raconte tout à ses parents et il commence à pleurer.

- Calme-toi, tout va bien, le rassure son père.

Julie ajoute :

- Cher fils, nous t'aimons beaucoup et c'est pour cela que nous nous soucions de toi. C'est pour cela que nous voulons ce qu'il y a de mieux pour toi.

- Je suis désolé papa et maman. Pardon...

Le père regarde tendrement son fils, esquisse un sourire et dit :

- Ton action a une conséquence ; alors, ce mois-ci, tu ne pourras pas sortir avec tes amis et tu nous aideras à faire le ménage. Comprends-tu ?

- Je suis d'accord. Je promets que ça ne se reproduira plus. Je vous aime.

La famille profite ensuite de ses vacances en Indonésie. De retour à Paris, Daniel a accepté la punition de ses parents, mais après avoir appris qu'il ne devait pas sortir sans permission.

CATÉGORIE
B2 INDIVIDUEL



Le voleur de tartes

Kelly Cobourn

« Quel est ton prénom ? » exige-t-il de savoir, après m'avoir poursuivi, le visage rouge et en sueur.

Peu de temps avant, je me promenais avec elle le long du lac. Flânant lentement, je m'étais retrouvé quelques mètres derrière elle, mais elle, elle continuait à avancer sans s'en rendre compte. Et puis, elle s'est tournée vers l'eau, contre une brise légère, ses cheveux roux brillant dans le soleil du soir. A ce moment-là, je ne voulais que m'étendre à ses côtés, sur l'herbe, sentir sa chaleur, savourer son parfum, un mélange de cerises et de savon à la menthe.

Mais lorsque j'ai pivoté pour regarder la pente herbeuse derrière nous, quelque chose par terre un peu plus loin prenait la lumière, la reflétant comme un phare. Intrigué, j'ai commencé à trotter vers l'objet. Lorsque je traversais le parc rempli de pique-niqueurs, une myriade d'odeurs m'a envahi : de la terre moisie et de l'herbe coupée, de la crème solaire et des frites salées, du soda sucré collant et des corps en sueur. Mais tout cela ne m'a pas distrait, ma curiosité était piquée et j'avais, attiré par le trésor.

Et voilà ! Enfin, je pouvais voir ce qui m'avait attiré. Vingt mètres devant moi, une couverture en laine jaune et bleue était posée au sol avec les restes d'un repas sans pareil. Ce n'était pas simplement des sandwiches et des chips servis sur des assiettes en papier. Pas du tout. Éparpillées sur la couverture se trouvaient des assiettes en porcelaine d'une blancheur étincelante sur lesquelles des miettes de pain et des résidus de mets inconnus (Ici, étaient-ce des sardines ? Et là, une confiture de figues ?) restaient à côté de lourds couverts en argent. Un panier en osier ouvert révélait le bord d'un verre à vin bien enveloppé dans une serviette en lin. Et là, au beau milieu de tout ça, reposait la chose la plus belle que j'aie jamais vue. Perchée sur une assiette trônait une tarte au chocolat unique et parfaite. Ceinte de bordures délicates beurrées, sa surface vierge n'était importunée que par un flocon d'or placé verticalement comme un drapeau, signe de victoire sur ce terrain pâtissier. J'en avais l'eau à la bouche.

Je le savais, il me la fallait.

J'ai regardé autour de moi afin de jauger la situation. J'ai vu un couple en train de porter des sacs laborieusement jusqu'à leur voiture. La femme a dit quelque chose à l'homme, mais sa voix était couverte par le bruit du parc. C'était le bon moment. Je me suis dirigé vers la couverture, lentement et prudemment, tous mes sens étaient éveillés. J'ai marché doucement sur le bord de la couverture, je me suis penché et j'ai pris la tarte de son perchoir. Mais au moment même où j'ai regardé le couple une dernière fois, l'homme s'est retourné vers le pique-nique. Il s'est arrêté brusquement, les yeux rivés sur les miens. Je lui ai rendu son regard, figé. J'étais pris la main dans le sac.

Que pouvais-je bien faire ? Je me suis mis à courir à toutes enjambées, propulsé par l'adrénaline. Je pouvais entendre l'homme crier derrière moi. Mon cœur battait la chamade, mes muscles me brûlaient. J'allais si vite ! Je savais, j'en étais convaincu, que l'homme ne pourrait pas m'attraper. Ses cris étaient de plus en plus loin derrière moi et j'entrevois ma délivrance. Mais la pente herbeuse (comme la plupart des pentes herbeuses) était glissante et inégale. J'ai senti mes jambes se dérober en trébuchant sur une petite bosse à la surface. Puis, je suis tombé, mon visage frappant la terre humide. J'ai été abasourdi pendant une seconde avant de retrouver tous mes sens. J'ai repris la fuite, mais hélas c'était trop tard. J'ai senti une main dans le dos, d'abord en train de me saisir, puis de me tenir et de me clouer au sol.

Cela sonnait la fin de la partie. Mon trophée était perdu à jamais. Tout ce que je pouvais faire, c'était essayer d'apitoyer cet homme, les yeux remplis de honte lorsqu'il m'a libéré de son emprise.

« Quel est ton prénom ? » exige-t-il de savoir, après m'avoir poursuivi, le visage rouge et humide, en sueur. « Toi, petit voleur, tu es un très mauvais chien ! » ajoute-t-il tout en cherchant la médaille d'acier ronde accrochée à mon collier où était gravée mon prénom.



Arthur et Quentin

Yui Ichikawa

- Quel est ton prénom ? Lui demande un surveillant posté à la porte quand Arthur arrive à l'école.

- ... Arthur.

- Alors, tu feras des exercices supplémentaires de calcul pour demain.

« Zut ! J'ai encore été piégé par Quentin ! », se dit-il furieux.

Arthur et Quentin sont dans la même classe, en CE2 à l'école primaire de Gières. Leur ville est entourée de montagnes. Ils sont voisins, amis d'enfance et se fréquentent par habitude.

Arthur entre dans la salle de classe déprimé, Quentin lui dit :

- Tu es encore arrivé en retard ? Quel dommage !

- Assez plaisanté ! C'est toi qui m'as piégé !

- Non je ne vois pas de quoi tu parles. Au fait, bon courage pour ton devoir ! Ce matin, Quentin a posé un piège dans une allée de la forêt là où les deux enfants passent tous les jours pour aller à l'école. Arthur a fait attention à ne pas être piégé mais il est tombé dans le trou. La ruse de Quentin était imparable puisqu'il est plus intelligent qu'Arthur. Ils se tendent toujours des pièges l'un l'autre. Leur jeu est de faire punir l'autre, le rival.

« Demain, c'est sûr, je me vengerai de lui ! » pense Arthur.

Le lendemain matin, Arthur se réveille tôt et il bloque les chemins de traverse avec des rondins qu'il a trouvés dans la forêt. « Bien ! Il sera en retard et alors attrapera une punition aujourd'hui ! »

Il attend son arrivée avec impatience dans la salle de classe. Pourtant, contre toute attente, Quentin arrive à l'heure et dit :

- Bonjour tout le monde !

Arthur dit sans avoir l'air d'y toucher :

- Ça va ? Je pensais que tu serais un peu en retard.

- Mais pourquoi ? En fait j'ai vu que tu étais sorti de chez toi plus tôt que d'habitude quand je me suis réveillé, du coup j'ai eu un mauvais pressentiment et je ne suis pas passé dans la forêt ce matin. Il y avait quelque chose ?

- Bah non..., rien de spécial. En tout cas c'est bien que tu sois arrivé sans problème !

Quentin sourit dédaigneusement. Le maître de leur classe, Monsieur Durand, entre dans la salle et dit :

- Bon ! Aujourd'hui personne n'est en retard.

Après le premier cours, Arthur se plaint de ce qui s'est passé ce matin à une camarade de classe, Léa. Léa, stupéfaite, dit :

- Vous devez arrêter ces bêtises ! Ça ne sert à rien !

- Mais non ! Je dois lui faire passer un sale quart d'heure !

Dans la nuit, Arthur réfléchit beaucoup. « La prochaine fois, il ne faut pas que je me trompe... »

Il reste prudent et il n'agit pas pendant quelques jours pour bien élaborer sa stratégie. Il y réfléchit tout le temps, même pendant les cours. Et enfin, il parvient à un plan parfait !

« Ça y est ! J'accomplirai sûrement ma revanche demain ! »

Cinq jours plus tard, le matin, il se lève assez tôt et part de chez lui en cachette, silencieusement. Une heure plus tard, Quentin sort et commence à prendre le chemin de l'école comme d'habitude. Tout à coup, un chien errant surgit devant lui et il recule ébahi. En fait, il hait fortement les chiens et en même temps les craint. En réagissant ainsi, à son étonnement, le chien bondit sur lui. Il s'enfuit en plein désarroi. Arthur a attiré le chien grâce à de la nourriture bien qu'il en ait peur lui aussi. Quentin fuit à toutes jambes et de toutes ses forces pour semer son poursuivant...

Arthur regarde par la fenêtre comment ça se passe à l'entrée de l'école. « Il reste dix minutes avant l'heure de fermeture... » Pour lui, ce sont les minutes les plus longues de sa vie. Finalement la cloche sonne pour signaler l'heure. Quentin n'apparaît pas. « Oui, ça y est, voilà !!!!! » Il lève son poing en signe de victoire.

Quentin arrive à la porte quinze minutes plus tard. Arthur fixe son regard sur les mouvements de son adversaire d'un air heureux. Le surveillant lui demande :

- Quel est ton prénom ?

- Quentin.

- Et ta classe ?

- ... ? CE2.

- OK. Va en classe. Ton enseignant te donnera une sanction.

Quentin arrive en classe. Arthur dit :

- Bonjour Quentin ! Quelle journée aujourd'hui, n'est-ce pas ?

- Bon dieu, qu'est-ce que t'as fait ! J'ai failli mourir !!!

- De quoi tu parles ? Qu'est-ce qu'il t'arrive ?

Arthur a l'air victorieux. Alors Monsieur Durand entre dans la classe et dit :

- Bonjour tout le monde. Pour demain, vous devrez faire des exercices supplémentaires de dictée. Les écoliers de la classe font du bruit à cause de ce que vient de leur dire leur maître.

- Du calme ! ordonne Monsieur Durand.

Arthur prend la parole et tient des propos peu convaincants :

- Pourquoi sommes-nous tous punis Monsieur ? C'est seulement Quentin qui était en retard !

- À partir d'aujourd'hui, vous devez prendre vos responsabilités et être solidaires les uns des autres, si quelqu'un contrevient au règlement. Quentin et toi, il faut que vous cessiez de faire des choses stupides.

Arthur se tait. Léa hausse les épaules. Tous les camarades leur reprochent leurs bêtises. Depuis ils ont arrêté leurs mauvaises farces...

Les pas de la culpabilité

Lina Velasquez Riveros

On les dirait tous les deux en balade au bord de la mer, en vrai son frère le cherchait depuis des années. Après six ans de disparition, il n'avait pas perdu l'espoir de le retrouver. Sa femme lui avait dit que c'était vain de continuer, mais il n'avait jamais renoncé. Un jour, après un appel mystérieux où quelqu'un disait l'avoir vu, il a décidé de prendre la voiture et de suivre les coordonnées GPS de sa localisation supposée. Après des heures et des heures de route à demander à tous ceux qu'il croisait s'ils l'avaient vu, leur montrant une photo du frère perdu, enfin, quelqu'un l'avait reconnu sur la photo et affirmé l'avoir vu marcher vers la plage.

Depuis les collines avant d'arriver à la plage, on pouvait voir un point entre le bord du sable et l'eau, le point semblait marcher sans but, et à ce moment-là, en descendant sur la plage, il se mit à suivre ce point et à l'appeler par son nom sans cesse. Plus il s'approchait, plus il était sûr que c'était son frère, même si étrangement il ne répondait pas à son appel. Enfin, ce qui ressemblait d'abord à une promenade sur la plage était en réalité des retrouvailles entre frères.

Physiquement, son frère avait beaucoup changé, une grande barbe avait poussé sur son menton, il avait perdu au moins trente kilos et sa peau était quatre tons plus foncés que dans ses souvenirs. Tout d'un coup, comme il ne s'arrêtait toujours pas, il décida de le saisir par devant et lui dit : « Marc, où étais-tu toutes ces années ? C'est moi, Robb, ton frère ! Tu te souviens de moi ? »

Marc n'a rien dit, son frère l'a pris par le bras et l'a conduit vers l'endroit où se trouvait la voiture. Il s'est facilement laissé mener et une fois à l'intérieur, Robb a continué à lui poser des questions, mais Marc regardait vers l'avant de la voiture et restait là sans dire un seul mot. Robb ressentait une satisfaction après des années de recherche mais en même temps, il savait que quelque chose n'allait pas avec son frère. Robb au bout d'un moment lui dit :

« Tu sais que ton fils vit avec nous depuis votre disparition à toi et Marie ? »

Tu ne veux pas le voir ? Quand est-ce que tu as vu Marie pour la dernière fois ? Sais-tu où elle est ? Pourquoi l'avez-vous abandonné ? »

« Non », dit Marc et après un soupir, il fixa son frère et avec des yeux larmoyants continua : « Nous n'avons pas abandonné notre fils. Marie, elle m'a quitté mais pour de bonnes raisons, je ne peux pas t'expliquer maintenant mais j'ai marché toutes ces années en pensant à tout ce que j'aurais pu faire et que je n'ai pas fait, c'est ma punition et je ne sais pas si un jour elle me pardonnera mais la culpabilité que je porte en moi est plus lourde que mon errance et ces milliers de pas égrainés tous les jours çà et là sur les routes que je parcours sans but depuis six ans. »

La vengeance des mouettes

Grace Riordan

À chaque fois, les sanctionnés font la gueule et les Delaville ne dérogerent pas à la règle. En effet, la famille Delaville, nouveaux habitants de Belle Île, avait la curieuse impression qu'elle n'était pas bien aimée par ses voisins : les mouettes. Quand la famille allait à la plage, chaque fois leur déjeuner pour le pique-nique disparaissait. On n'en était pas sûr, mais on pensait avoir vu une mouette aux alentours, avec une frite dans son bec. Ces nouveaux habitants étaient vraiment fâchés et un peu gênés après chaque déjeuner volé, mais ils ne savaient pas comment se protéger.

En général, les mouettes n'aimaient pas leurs voisins humains, surtout ceux qui laissaient leurs ordures en plastique sur le sable. La petite communauté de mouettes s'était aperçue que les humains devenaient de plus en plus nombreux sur l'île. La famille Delaville venait d'arriver le mois dernier. Selon les oiseaux, cette famille posait plus de problèmes que les autres à cause de leurs pique-niques sur le sable.

Un jour, les mouettes étaient à la plage, et la famille Delaville pique-niquait ; tout était calme avant que les Delaville ne décident de partir de la plage sans jeter leurs ordures dans une poubelle ! Au moment où ils commencèrent à partir de la plage, le vent se leva et emporta les ordures partout ! Ainsi, les mouettes le lendemain matin se réveillèrent et assistèrent à une scène tragique. Elles se donnèrent rendez-vous et se retrouvèrent à la plage, où elles se mirent en cercle autour d'une silhouette immobile au centre. L'air était plein de tristesse. Là, allongé sur le sable, gisait leur ami avec un morceau de plastique d'une boisson, coincé autour de ses ailes. Le pauvre oiseau ne pouvait plus voler. Immédiatement, elles se mirent en colère.

« Qu'est-ce qu'on peut faire pour arrêter ces ordures ? », se demandèrent-elles. Les mouettes réfléchirent et trouvèrent la solution.

Les deux jours suivants, il faisait beau sur l'île, et la famille Delaville avait un pique-nique. Mais ce jour-là, personne ne put voir les mouettes.

« Je suis content de ne pas voir ces mouettes agaçantes ! », pensa le père Delaville. Le pique-nique s'était bien passé et la famille se préparait à partir de la plage, quand tout à coup, les mouettes apparurent devant eux. Le père hurla et essaya de les faire partir, mais sans succès. Les mouettes restèrent là, fixant leurs voisins. Enfin, la petite

fille Delaville commença à ramasser les emballages en plastique et les ordures du pique-nique. A chaque article de plastique ramassé, un ou deux oiseaux s'envolaient. Quand le dernier déchet fut ramassé et jeté à la poubelle, la dernière mouette s'envola. Les sanctionnés, qui ne décidèrent de ne plus jamais laisser leurs ordures sur le sable, rentrèrent chez eux. De leur côté les mouettes, elles, ne volèrent plus jamais le déjeuner de leurs voisins : la famille Delaville.

La ville d'infidélité

Anna Furustam

« Quel est ton prénom ? » Ce furent les premiers mots qui m'ont poussé à me trahir, à trahir ma femme ainsi que mon mariage.

Jules Moreau, ma femme, était une épouse très simple qui ne me disait jamais un seul mot méchant et qui réussissait à me soutenir malgré le fait que je n'en étais pas digne. Le problème n'était pas non plus son apparence, en effet malgré ses 40 ans elle n'avait pas l'air d'avoir vieilli d'un seul jour après ses 25 ans. Depuis quatre ans nous vivions à Rome, dans un quartier pittoresque et bourgeois du nom de Testaccio. Au début, c'est vrai comme le disent les Romains, Rome était pour nous la ville « del amore » mais après quelques années la réalité ne pouvait plus nous échapper. Peut-être qu'au début, c'étaient les vieux messieurs assis toute la journée sur les bancs de la place de Testaccio, qui m'ont vexé ; leur manière de scruter les épaules fines et minces de ma femme ou bien la façon dont Jules leur souriait à chaque fois qu'ils la complimentaient. Finalement, nous ne nous parlions plus. Le matin, je me réveillais une heure avant elle pour pouvoir fuir ses tristes grimaces. De la même manière elle se couchait toujours avant que je sois rentré du travail en essayant d'échapper à mes reproches.

De ce fait ce n'était pas surprenant que je sois attiré par une autre femme. Elle s'appelait Patricia Cruciani et elle était tout ce que Jules n'était pas. Avec un côté plus sombre, pas seulement en apparence mais aussi dans sa manière de ne jamais suivre les règles prédéterminées. Nous nous sommes rencontrés dans le bar où je passais presque toutes mes soirées en oubliant le chagrin et la douleur qui m'attendaient à la maison. En ouvrant la porte du bar ce lundi ensoleillé de juin, j'ai réalisé, grâce à la fraîcheur de l'air à l'intérieur, qu'il faisait tellement chaud ce jour-là. J'ai imaginé que les gouttes de sueur perlant le long de mes tempes se congelaient comme de petits flocons de neige. Tout à coup, j'ai vu Patricia et j'ai senti que tout mon corps se réchauffait. C'est à ce moment-là que j'ai compris que je commettrais, d'après moi, un délit, celui de l'infidélité. Sans avoir le temps de réaliser, je me suis posté devant elle. Ses cheveux noirs et bouclés me paralysaient, sa figure m'étonnait et ses yeux m'empêchaient de respirer. Là, en lui posant la question « Quel est ton prénom ? », j'avais traversé la ligne qui séparait la fidélité de l'infidélité. Après lui avoir entendu

murmurer son prénom féminin et subtil « Patricia », rien ne pouvait m'empêcher de la suivre directement au lit.

Après quelques semaines l'aventure s'est intensifiée, je ne passais quasiment plus jamais les nuits avec Jules et elle ne s'en rendait même pas compte. J'étais heureux avec Patricia, elle m'enseignait l'italien et elle ne m'a surtout jamais demandé de l'aimer. Pendant ces nuits où je ressentais un tel bonheur, je me permettais de ne pas penser à l'amour. Il est possible que, tout au fond de moi, j'aie toujours su que l'amour était ce que je craignais le plus au monde. Pendant les semaines qui précédèrent l'accident, je ne voulais pas l'admettre mais j'ignorais que depuis le début de cette aventure mon cœur avait déjà été vaincu par une femme autre que Patricia. Malheureusement, il fallait qu'une tragédie arrive.

Le 20 août 2021 était un jour où l'on sait dès le début que quelque chose arriverait. Après avoir fait l'amour avec Patricia, je suis rentré chez nous en pensant que Jules serait déjà au boulot mais à ma grande surprise elle était assise dans le fauteuil que mon père nous avait donné en cadeau de mariage. Dans sa main elle tenait une note où les mots « Ti amo » étaient écrits. À la place d'avoir, comme d'habitude, ses yeux éclatants, ils étaient gonflés et ses joues étaient mouillées de larmes. Elle avait l'air de ne pas avoir dormi pendant toute la nuit. J'avais toujours imaginé que je me sentirais soulagé quand ce moment arriverait, mais quand j'étais debout, là, devant elle, la seule phrase qui tourmentait ma tête était « Anche io, ti amo ». En revanche, mon message n'était pas adressé à Patricia mais à elle, à Jules. Lorsque je l'ai compris, je me souviens d'avoir eu envie de m'évanouir mais la rapidité de ce qui suivrait m'empêchait de le faire. Jules a tout simplement et lentement quitté le salon en disant qu'elle m'avait aimé et qu'elle aurait pu le faire pour l'éternité. Au début je n'étais pas sûr de ce que je devais faire, donc je suis resté paralysé jusqu'au moment où j'ai entendu que la porte s'était refermée. J'ai couru vers elle le plus vite possible et en tenant sa main je lui ai dit, « Pardonne-moi, s'il te plaît chérie ! » Toujours en me regardant, elle se libéra et commença à reculer d'une façon hystérique. J'ai failli l'alerter. La voiture est venue trop vite et quand j'étais assis à côté de son cadavre et l'ai regardé, j'ai senti le poids de la plus mauvaise punition au monde. Je souhaitais n'avoir jamais trahi Jules, et notre vie ensemble. En voyant une de mes larmes couler sur sa joue, je me suis

réveillé. J'étais si content d'avoir une femme comme Jules à mes côtés et là, je savais que je ne lâcherais jamais sa main.

La tulipe

Min Wei

- Quel est ton prénom ? une voix jeune brisa soudain le silence ténébreux du vaisseau spatial qui flottait dans le vide galactique encore loin de sa destination.

- Aenn.

- Pourquoi tu es là ? poursuivit le petit garçon.

- Parce que l'on m'a punie... lui répondit la dame en souriant.

La mère du petit garçon retint son fils et lui demanda de se taire... le silence occupa à nouveau le vaisseau.

- Et toi ? Quel est ton prénom ? demanda Aenn au petit garçon qui était dans les bras de sa mère.

- Je m'appelle Athoss.

- Tu as quel âge ?

- Je ne sais pas, répondit le petit garçon en secouant la tête, je suis né ici. Mais je sais que toi, tu es venue de la Terre ! Les yeux de l'enfant semblaient briller d'admiration.

- Qu'est-ce que tu as fait comme bêtise ? continua Athoss, quelque chose de grave ?

- Non, je ne pense pas, c'était en 2073, j'étais botaniste, j'avais mes plantes, mon laboratoire et des collègues qui effectuaient des recherches avec moi à cette époque-là, mais tout s'est terminé à cause du changement climatique sur la planète...

- Qu'est-ce que c'est le changement climatique ? demanda Athoss avec curiosité.

- Le changement climatique désigne les variations des caractéristiques climatiques comme un réchauffement ou un refroidissement. Et pour la Terre, c'était le réchauffement, elle n'est plus viable ni pour les plantes ni pour les êtres humains. La température changea brusquement. Malgré les avertissements des spécialistes du climat, les États développaient leurs économies au détriment de la nature et les usines polluaient l'air sans cesse...

A partir du moment où les hommes eurent déménagé sous terre, la viande et les légumes frais ne furent plus que pour les aisés et les personnes au pouvoir. Les pauvres ne purent que manger de la pâtée qui n'était guère nutritive. Les enfants souffrirent de nombreuses maladies et du manque des vitamines nécessaires à leur santé dans leurs villes qui ressemblaient à des égouts. Au contraire, les enfants nantis

étaient tous en bonne santé et habitaient dans des maisons luxueuses, comme si la vie n'avait jamais changé.

- ... Et donc qu'est-ce que tu as fait de mal ? dit Athoss.

- Attends, je vais t'expliquer... Étant botaniste, j'ai fait ce que j'ai pu. J'ai travaillé avec un collègue qui habitait avec des pauvres et on a essayé de faire pousser des légumes secrètement pour les miséreux, car la loi l'interdisait. C'était pour qu'ils puissent ne pas souffrir des maux les plus bénins quand on est en bonne santé mais qui deviennent des plus mortels lorsque le soleil et les activités physiques font défaut. Malheureusement, mon partenaire m'a dénoncée simplement en échange d'une prime médiocre... J'ai été d'abord mise dans une pièce assez lumineuse et élégante, car ils voulaient m'acheter pour que je travaille pour eux. Une fois que j'ai refusé leur proposition, j'ai été transférée dans la prison et ai servi de cobaye pour leur expérimentation dont le but était de prolonger la vie. Je ne me souviens même plus combien d'injections j'ai reçu...

Un jour, j'ai réussi à m'échapper à l'aide d'un autre prisonnier, mais, ce malheureux, non... ce grand homme n'a pas pu s'en sortir... Nous avons pourtant réussi à atteindre l'extérieur. Il m'a crié de courir sans me retourner. Je ne pourrai jamais oublier son visage et sa voix qui criait pour me sauver.

Ce jour-là, il faisait beau, je me souviens encore des moments où il me racontait son enfance à la campagne. Un endroit où se trouvaient plein de tulipes rouges et jaunes au printemps, des pastèques délicieuses en été, des feuilles jaunées en automne et en hiver, des flocons de neige recouvraient le sol avec douceur d'un épais duvet blanc qui protégeait les bulbes de tulipes qui refleurissaient alors au printemps suivant...

- C'est quoi une tulipe ? demanda l'enfant.

Je t'aime comme punition

Nicole Douma

« Quel est ton prénom ? Je ne t'ai jamais vu avant. »

« D'où viens-tu ? Je ne t'ai jamais rencontré ici. »

En regardant en arrière, nous étions un. Maintenant je ne comprends rien. Maintenant je ne peux plus te supporter. Peut-être que nous nous sommes perdus dans la traduction de nos émotions, nos sentiments et peut-être que j'en demandais trop.

« Pourquoi es-tu si énervée ? » demande-t-il.

« Dis-moi André, est-ce que tu me connais ? » ai-je dit.

« C'est quoi ça ? C'est ridicule. »

« Oublie ce que je viens de dire, je ne suis pas énervée. Qui t'a dit que j'étais énervée ? »

« Parce que ton jeu est énervé, je peux le sentir de l'autre côté de la table, c'est ridicule. »

« Tu me rends folle », ai-je répondu énervée.

« Ce n'est pas moi qui te rends comme ça, je pense que c'est toi qui te sens folle ! »

Il se lève de la table basse qui était un plateau rond en étain sur pieds. La surface était peinte de couleurs vives, sans doute autrefois parfaite. Ce qui était autrefois parfait est maintenant couvert de taches de café et d'ecchymoses. Cette table basse a vu défiler toutes les émotions : le doux bonheur silencieux, nos moments d'amour, nos pires confrontations et la rage qui éclate dans les moments difficiles.

Mais la table basse vieillit avec nous de la même façon que nous vieillissons avec elle.

Peut-être que si cette table pouvait parler, elle pourrait régler nos problèmes.

Mais la table ne parle pas, et nos problèmes n'ont pas de fin.

Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu, comme le temps passe. C'était comme si c'était hier, que nous parlions de notre avenir. Ils m'ont raconté qu'il faisait le tour de la ville avec une nouvelle fille, que ses rêves étaient devenus réalité. Elle lui a donné des choses, je n'ai jamais pu lui donner.

Mais j'ai toujours l'impression que c'est juste nous deux. Je ne me sens pas comme avant, c'est difficile à admettre que j'ai besoin de toi. Je te repousse toujours mais en même temps je vérifie si tu as appelé. Tard dans la nuit, tu restes dans mon esprit.

Piégé dans mes pensées si longtemps, je ne peux pas trouver quelqu'un comme toi.
Tu es passé de mes rêves à mes cauchemars, c'est ma punition pour t'aimer. J'aurais dû te dire ce que tu signifies pour moi, parce que maintenant j'en paie le prix.

Sans titre

Jing He

On les dirait tous les deux en balade au bord de l'eau.

Louis n'a pas l'air très content : « Ça fait déjà deux jours que l'on est dans cette forêt, je suis sûr qu'on est bien perdus, tu crois toujours que tu arrives à retrouver ton chemin pour rentrer ? »

Michel sourit et lui répond : « Ben même si on est vraiment perdus, ce n'est pas une mauvaise chose, non ? Au moins on peut enfin prendre une pause et rester loin d'Antoine. » Tout en parlant, il se met par terre et arrête de marcher.

Il fait vraiment beau dans la forêt, on aperçoit les oiseaux chanter partout sur les arbres, la brise apporte aussi un bruit merveilleux, accompagné par le clapotis de l'eau du ruisseau qui coule, on dirait que c'est le meilleur moment pour se détendre.

« Moi, je n'ai pas besoin de me reposer ! Je ne déteste pas rester avec Antoine ! Par contre, je m'ennuie beaucoup ici. Tu sais que je t'aime bien Michel, mais nous, tous les deux, on ne peut rien faire, on est là et on perd tout simplement notre temps ! »

Louis commence à se mettre en colère, il avance mais sans bien savoir dans quelle direction aller, ce qu'il veut maintenant, c'est juste sortir de la forêt. Il a l'intention de courir, à ce moment-là, Il jette un coup d'œil en arrière, il voulait s'assurer que Michel était juste derrière lui. Mais comme tout le monde a pu le deviner, Michel était toujours allongé tranquillement au même endroit, sans la moindre précipitation.

De l'autre côté de la ville, Antoine s'inquiète énormément. Il a l'air d'être sur le point de pleurer en regardant par la fenêtre : « Depuis trois jours, impossible de retrouver Louis ou Michel quelque part dans le camping... Et si papa et maman découvraient que je les ai probablement oubliés et perdus dans la forêt... Ils vont certainement me punir. »

Alors qu'Antoine est encore angoissé, sa mère pousse la porte et lui demande : « Mon chéri, je te rappelle que tu ne devrais pas oublier de mettre Michel et Louis dans ta valise puisque tu pars avec tes potes demain, ça sera une sortie assez importante. »

Dès qu'elle a fini de parler, Antoine paraît encore plus anxieux, il n'ose même pas répondre directement à sa mère. « Chéri, tu m'entends ? » « Oui maman... Mais en fait... » Avant qu'il puisse finir sa phrase, soudain on entend retentir la sonnette de la porte de la maison.

Revenons dans la forêt trente minutes plus tôt. Après une dispute, Louis a poussé Michel du haut d'une colline, tous les deux se sont mis à dévaler la pente en roulant à une vitesse très rapide, on peut lire la panique dans le regard de Michel, mais à ce moment-là, Louis affiche un sourire narquois. Ils continuent à descendre en roulant et, au bout d'un moment, ils traversent une clôture et s'arrêtent dans un jardin. « T'es vraiment ouf de m'avoir poussé comme ça ! » Michel boude et donne un coup à Louis.

« Ding dong ! » Le papa d'Antoine ouvre la porte, Louis se trouve par terre devant lui.
« Antoine ! Viens ici ! »

Deux secondes plus tard, Antoine et sa maman sont descendus et se tiennent aussi devant la porte. « Pourquoi ta balle de baseball est ici ? Et où est ta batte de baseball ? » « Tu nous as dit que tu étais sorti pour t'entraîner à jouer au baseball avec tes copains, mais où étais-tu ces deux derniers jours ? » demande la maman à Antoine, énervée.

« C'est ton match final dans deux jours, tu ne nous as même pas dit que tu avais perdu ta batte et ta balle ?! » Le papa a l'air aussi très fâché.

« Je suis désolé, je suis sorti pour les chercher... Je n'osais pas vous dire que je les avais perdues dans la forêt... Je suis désolé... » Antoine se met à pleurer.

« Ça suffit ! Va t'entraîner maintenant ! »

Tout en pleurant, Antoine ramasse sa balle et sa batte par terre, et s'éloigne très lentement. « Je le savais... qu'ils me donneraient une punition comme ça, je n'ai jamais aimé le baseball, peu importe si je joue au baseball ou non, tout ce que j'ai c'est juste une punition ! »

Louis sourit enfin. Michel soupire : « On dirait que tout le monde le voit comme une punition, sauf toi, Louis. Franchement, je ne te comprends pas du tout pourquoi tu aimes tant te faire frapper ? »

Sans titre

Matthias Drouilhat

« Quel est ton prénom ? »

« Martin, monsieur. »

« Eh bien, t'en connais dis donc des choses sur les voitures ! »

En effet, depuis son enfance, Martin ressent une vive passion pour les automobiles, passion qu'il nourrit avec des études et des recherches sur les constructeurs, sur chacun des véhicules, leurs caractéristiques et leurs performances, Martin est devenu une encyclopédie vivante de l'automobile.

Devenu adolescent, il a appris à conduire et dès qu'il a pu obtenir son permis, il a conduit avec ferveur. Il commence alors à organiser des groupes de propriétaires passionnés de voitures de luxe pour sortir faire des balades et « rouler » sur les routes du pays.

Les personnes qui s'intéressent aux voitures ont commencé à croire en Martin et à le reconnaître comme un connaisseur. Les agences de vente ou de location de véhicules lui cèdent volontiers leurs prototypes ou leurs nouveaux modèles afin qu'il puisse les tester, les emmener en balade et les faire connaître auprès du groupe des passionnés de quatre roues.

Martin partageait son temps entre ses études et sa passion. C'est ainsi qu'un après-midi après sa journée à l'université, il s'est rendu au concessionnaire automobile le plus apprécié de la ville car il lui avait été demandé de tester le dernier modèle récemment importé. Une voiture aux caractéristiques extraordinaires, en moins de 60 secondes, elle pouvait atteindre sa vitesse maximale. Martin, a reçu les instructions sur ce qu'il devait faire et il est ressorti heureux car tout le monde allait admirer son jouet. Le jeune conducteur, accompagné de son meilleur ami, a pris le volant du luxueux bijou et ils sont allés « rouler »...

Le véhicule ressemblait à un vaisseau spatial, la carrosserie, l'intérieur luxueux avec bois exotique et sièges en cuir, une chaîne stéréo au son clair et fort, Martin se sentait comme un être supérieur, avec son ami ils ont chanté et apprécié la balade. Sans se

rendre compte de la puissance que possédait cet engin, il appuya sur la pédale de l'accélérateur au maximum, la voiture réagit alors et en moins d'une minute la vitesse se multiplia, à ce moment-là, l'inattendu se produisit, deux piétons téméraires traversèrent le grand boulevard là où ils n'auraient pas dû, Martin perdit le contrôle du véhicule et percuta les deux corps qui volèrent dans les airs jusqu'à ce qu'ils retombent inertes plusieurs mètres devant.

Le jeune conducteur et son ami pris de panique ont couru pour aider les victimes en pensant qu'ils pourraient les relever et que tout irait bien. Prenant conscience de la réalité, Martin a réagi en niant sa culpabilité et en blâmant les victimes pour leur imprudence.

Rapidement des agents de la circulation, policiers, pompiers et piétons sont arrivés sur place, tous désignant le jeune homme comme le responsable de l'accident mortel. Martin s'est senti injustement jugé, la rage s'est emparée de son être, la fuite était la seule chose que son esprit lui dictât, mais son corps paralysé et désorienté s'est effondré sur le trottoir.

Les victimes, deux femmes, une mère et sa fille, comme lui et sa mère, et leurs deux corps comme ceux de deux poupées désarticulées, Martin ne pouvait pas les sortir de sa tête... Les enquêtes lui ont fait affronter les familles des victimes qui réclamaient justice. Martin manifestait toujours la responsabilité qu'elles ont eu dans l'accident, il insistait sur ce que cela signifiait pour lui, pour ses études, pour sa vie, jamais il ne parlait de la douleur des familles.

Au fil des jours, sa colère, le sentiment d'injustice et le déni se sont transformés en culpabilité, angoisse, malaise et stress profond qui l'ont conduit à une forte dépression. L'idée de se retrouver privé de la liberté le tourmentait, mais la pensée d'être responsable de l'accident qui a causé la mort de deux personnes, une mère qui ne serait plus là pour ses enfants et une jeune fille du même âge que lui, étudiante à l'université comme lui, à qui en une seconde il avait enlevé ses illusions et son droit à la vie, ce sentiment de culpabilité était plus fort, moins indulgent et plus impitoyable avec lui-même que le fait que la justice le juge coupable.

Martin pensait que c'était lui qui aurait dû mourir dans l'accident, car il n'y avait aucun moyen de résoudre cet incident, il n'y avait aucun moyen de ramener à la vie ces deux femmes innocentes, victimes d'une passion, de sa passion de la grande vitesse.

De la punition à la surveillance

Shuzo Muneyuki

En 1968, l'éducation a beaucoup changé.

Avant 1968, les maîtres à l'école avaient un grand pouvoir et ils avaient toujours la supériorité sur les élèves. Et il y avait des punitions, surtout corporelles. Par exemple, pour les élèves qui avaient de mauvaises notes, les maîtres les mettaient au coin de la classe, et de plus leur faisaient faire un tour de cour. Pour les élèves rebelles aux ordres des maîtres, ils les faisaient être debout avec des seaux pleins d'eau dans le couloir, et les faisaient s'asseoir tout droit sur le boulier. De plus, il y avait un règlement sévère sur la tenue vestimentaire, comme dans une église catholique : « Vous entrez dans un lieu de culte - Tenue décente exigée : épaules couvertes, pas de mini shorts, pas de mini-jupes, pas de décolletés, pas de tenues de plage. »

Après 1968, les maîtres ont perdu beaucoup de pouvoir et aujourd'hui les maîtres et les élèves sont égaux dans la classe. Il y a peu de punitions, surtout il n'y a pas du tout de punitions corporelles. Les maîtres évaluent les compétences des élèves par des examens, et les parents d'élèves évaluent les cours des maîtres par des enquêtes. En même temps, le harcèlement scolaire est fréquent dans la classe. Alors plusieurs maîtres ont peur des élèves et ne sont pas sûrs de leur cours. Des élèves ne travaillent pas bien, ils sont non seulement paresseux mais même rebelles envers leurs maîtres. En conséquence, la qualité de l'éducation a plutôt baissé.

Les maîtres surveillent les élèves en les évaluant par des examens, et les élèves surveillent les maîtres en les évaluant par des enquêtes. Et bientôt les élèves ont toujours peur des maîtres à cause de l'examen même s'il n'a pas lieu le lendemain, et les maîtres ont toujours peur des élèves à cause de l'enquête même si elle n'a pas lieu le lendemain. L'évaluation de toujours est la surveillance de toujours. C'est-à-dire, ils sont tous les deux toujours dans une situation de surveillance réciproque. Les maîtres ne sont plus voisins des élèves, les élèves ne sont plus voisins des maîtres, mais ils sont complètement les autres les uns les autres. En cette signification Jean-Paul Sartre aurait dit : « L'enfer, c'est les autres. »

De plus, il y a des cours et des conférences en ligne par Zoom depuis la pandémie de la Covid-19. Durant les cours ou les conférences, les participants peuvent couper leur micro et leur écran comme ils veulent. Pendant qu'ils les coupent, l'animateur ne sait pas s'ils sont réellement là ou pas. Même s'ils ne sont pas réellement là, il peut penser qu'ils sont là. Il trouve qu'il est toujours surveillé par quelqu'un, même si personne ne le surveille. En conséquence, il se surveille lui-même. C'est le même système psychologique que le panoptique que Michel Foucault, philosophe contemporain, a déclaré.

De nos jours, tout le monde peut être participant et en même temps tout le monde peut être animateur dans la conférence par Zoom. Il n'y a aucune liberté mentale.

Un philosophe dirait : « Avant 1968, les femmes étaient les serviteurs de leurs maris dans la famille, mais après 1968 les femmes sont les esclaves des entreprises dans la société surveillée sous le capitalisme comme les hommes. »

Alors comment peut-on faire ? Pour retrouver la liberté, est-ce que l'on doit reprendre des punitions corporelles ? Elles ressemblent aux exécutions publiques, c'est-à-dire à l'application en public de la peine, à l'âge classique, que Michel Foucault a décrites dans son œuvre. Comme on ne peut plus retourner à l'âge classique, on ne peut plus revivre avant 1968. Même si l'on arrive à y retourner, on ne peut pas toujours y découvrir la liberté. Même si l'on a des punitions, on ne peut pas toujours reprendre la liberté. Et personne n'aime les punitions, aucune punition.

De nos jours, Il n'y a plus de liberté à l'école où il y a des évaluations par des examens et des enquêtes, pas de punitions. Alors comment peut-on faire ? Qu'est-ce que l'on doit faire ? On ne sait pas.

Et cependant, heureusement il y a Poilâne, une boulangerie près de l'ICP où l'on peut découvrir des punitions douces. Elles sont un peu sucrées et vraiment délicieuses, voyez ci-dessous.

Les professeurs et les étudiants arriveraient à reprendre une liberté éphémère et temporaire en mangeant des punitions sur le campus bien qu'ils ne puissent pas

complètement se libérer de la société sous surveillance dans un contexte difficile.

Mangeons des punitions !

- Qu'est-ce que tu préfères à l'ICP ?
- J'aime bien les punitions.



